

Neo Rauch, le peintre de l'Allemagne

Rencontre avec l'artiste dont trois œuvres ornent son ambassade à Paris

Au premier étage de l'ambassade d'Allemagne, dans le néoclassique hôtel de Beauharnais, à Paris, trois tableaux viennent d'être accrochés, deux petits et un grand. Trois peintures très récentes de Neo Rauch, 50 ans, le plus célèbre et le plus cher des peintres allemands de sa génération. Le premier aussi qui, formé exclusivement dans l'ex-Allemagne de l'Est, à Leipzig, importe dans l'art actuel un savoir-faire figuratif longtemps méprisé à l'Ouest.

Cette peinture figurative, Neo Rauch l'a apprise dans les années 1980. «*Max Beckmann, Otto Dix et Oskar Kokoschka étaient nos saints patrons de Leipzig. Le réalisme socialiste n'y existait plus quand j'y suis arrivé.*» La coupure avec l'Ouest est néanmoins totale : «*On savait bien sûr qu'il y avait, dans un monde parallèle et inaccessible, des peintres nommés Richter ou Polke. Mais ils ne pouvaient avoir aucune influence, puisque nous ne pouvions pas les voir.*»

A cette époque, pas un musée occidental ne s'intéressait à cette peinture, la sienne. Aujourd'hui, ce serait peu dire que ses toiles sont recherchées. Le 30 juin 2010, chez Christie's, l'une d'elles, de grand format, a été vendue 500 000 livres (617 400 euros). Pour une plus petite, il faut déboursier entre 150 000 et 200 000 euros. Ces dix dernières années, la progression de sa cote a été l'une des plus rapides du marché. Si elle n'atteint pas encore celle d'un Jeff Koons, c'est que la peinture actuelle a encore du retard à combler, après deux ou trois décennies de désamour.

En 2007, le Metropolitan Museum of New York lui a consacré une exposition personnelle : un signe qui ne trompe pas. Com-

me pour confirmer, cet hiver, l'éditeur Taschen lui consacre une monographie luxueuse et hors de prix. Un des cent exemplaires du tirage de tête coûte 3 000 euros.

Rien d'étonnant si l'ambassade s'est adressée à lui pour témoigner à Paris de la vitalité de l'art allemand actuel. Le geste, symbolique, s'adresse au personnel et à quelques visiteurs, puisque les toiles ne sont pas visibles par le public. L'ambassade d'Allemagne à Londres a fait de même l'an dernier. Il y a eu la génération de Baselitz et de Richter, puis celle de Kiefer. Et maintenant celle de Rauch. Mais pourquoi lui ?

Pour répondre, il suffit d'écouter les réactions que suscite la plus grande des trois toiles (290 cm de haut, 170 de large) à l'ambassade. Rauch l'a exécutée pour ce salon, le mur dictant le format, mais elle n'a rien pour autant d'une peinture de commande officielle, loin de là. Elle se nomme *Der Geborgene*, « celui qui est à l'abri ».

Deux hommes, un pêcheur angélique et un paysan médiéval au visage féminin, tirent un soldat de la seconde guerre mondiale hors de l'eau. Une architecture étrange se dresse au-dessus du groupe. Allusion à la croix gammée, comme on l'a entendu soutenir par l'un des membres du personnel ? Ou allusion ironique à

« Il n'y en avait
que pour la photo,
pour la vidéo,
les installations.
C'était une vraie
maladie mentale »

Neo Rauch

l'abstraction géométrique ? Pourquoi un petit groupe semble-t-il s'enfuir au centre ? La toile est à l'image du style de Rauch : très figuratif et très déconcertant, parfois incompréhensible.

Rauch n'explique pas *Der Geborgene*, mais donne des indications : «*C'est l'atmosphère d'un lieu marécageux, avec des roseaux, proche d'une rive. Et il y a ce guerrier que l'on vient de retrouver sur la berge, comme une métaphore de la situation dans laquelle je me retrouve moi-même en essayant de me servir des choses apportées sur la plage par la mer, c'est-à-dire par mon inconscient.*»

La toile serait un manifeste en faveur d'un art des profondeurs psychiques ? «*Le tableau naît sous la forme d'une image mentale – un flash intérieur. Le déclencheur peut être un coin de chambre ou un détail du parquet... C'est un fragment au début, rien de plus. La germination commence là. Chaque toile est une aventure. Je ne fais pas d'esquisse, jamais. Pour l'essentiel, c'est un processus inconscient.*»

Ces mots font penser à la conception surréaliste de l'art. Tout en admettant avoir été marqué par le surréalisme dans sa jeunesse, Rauch refuse d'être confondu avec lui. «*Dans mon travail, il y a une sorte d'avant-scène surréaliste, puis je structure mon tableau.*» Il le peuple de figures. Il laisse venir à la surface des références à l'histoire de la peinture, tout en évitant « le bavardage érudit » des citations. «*Ce que je cherche, c'est à développer mon cosmos personnel. Il m'est arrivé bien des fois que la toile exprime quelque chose qui m'a surpris et qui avait une logique interne. Au moment opportun, il faut accepter de perdre le contrôle de la toile.*»

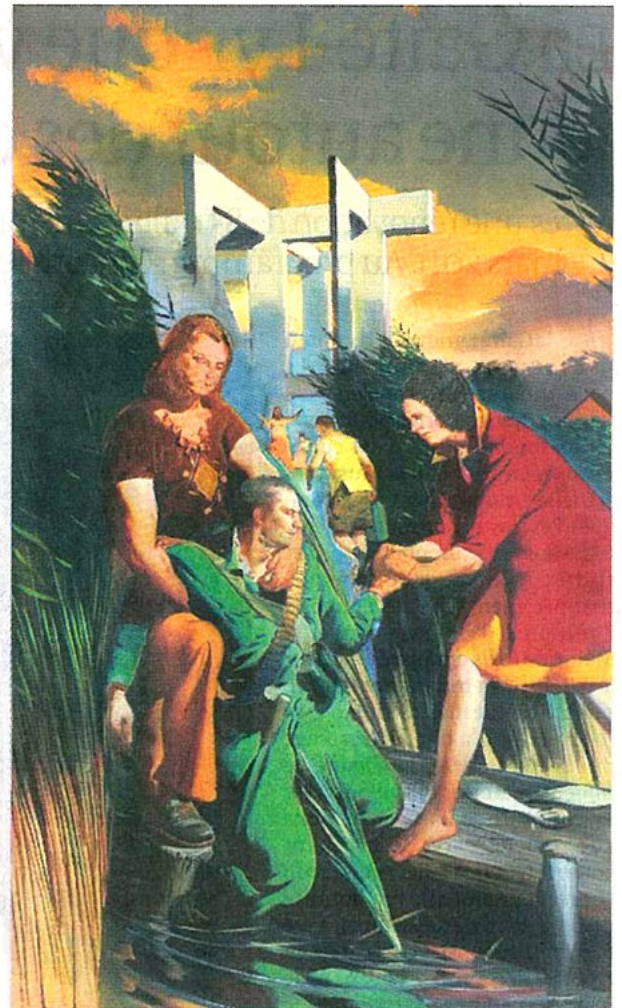
Vient la question que l'on ne peut s'empêcher de poser, celle du succès. L'artiste cesse alors d'être affable pour devenir accusateur. «*Mon succès ? Oui, j'en ai. Mais il n'a pas été immédiat, loin de là. J'ai eu ma première exposition personnelle à 32 ans, et elle n'eut aucun succès commercial. C'étaient les années 1990 : une décennie où personne ne s'intéressait à la peinture. Cette période a été celle de la prohibition de la peinture. Dans les biennales et les grandes expositions, il n'y en avait que pour la photo, la vidéo, les installations. C'était une vraie maladie mentale. Tout cela est arrivé quand les conservateurs ont commencé à se prendre pour des artistes. Dans ce contexte, un*

peintre, ce n'était vraiment pas intéressant. Les conservateurs ne pouvaient ni planifier son travail ni le contrôler, alors qu'ils pouvaient le faire facilement avec les conceptuels. Et donc ils ont cherché à ridiculiser les peintres, surtout les figuratifs. C'était si facile... »

Nul ne s'y risquerait plus. Rauch est devenu intouchable. L'été der-

nier, les musées de Leipzig et de Munich se sont associés pour lui consacrer une rétrospective. « Oui, mais je n'ai pas une seule œuvre dans un musée français. » On avance une explication : « Parce qu'elles sont trop chères. » La réponse est immédiate : « À l'époque où personne ne s'intéressait à ma peinture, elle ne coûtait vraiment pas cher. » ■

Philippe Dagen



Neo Rauch, à l'ambassade d'Allemagne à Paris, le 7 décembre. A droite : « Der Geborgene, 2010 », huile sur toile (290 x 170), collection privée. ROBERTO FRANKENBERG POUR « LE MONDE »/GALERIES EIGEN+ART LEIPZIG/BERLIN ET DAVID ZWIRNER, NEW YORK